
Analyse d'un discours sur l'Autre. Étude sur la narration de voyage du père Marquette¹

Jean-François Dumouchel, étudiant à la maîtrise
Département d'histoire
Université Laval

La conquête spirituelle en Amérique, c'est-à-dire la destruction des systèmes de valeurs et des croyances religieuses des autochtones, fut moins brutale que le choc des armes, mais elle fut néanmoins la cause de profondes transformations. Le missionnaire, parce qu'il participait activement aux voyages de découverte et d'exploration de nouveaux territoires, a, plus que tout autre agent, fait la promotion des idées, des valeurs et des croyances européennes.

L'entente conclue, au XVII^e siècle, entre les jésuites et la couronne de France sert à merveille les intérêts des deux parties. Les missionnaires ont le champ libre pour s'employer à la conversion des Amérindiens et la couronne trouve, parmi les nations autochtones, des alliés fidèles, nécessaires à la défense militaire de la colonie et à la prospérité économique de la métropole. Les deux pôles du développement de la colonie française vers l'intérieur du continent sont réunis : la foi et la fourrure. La recherche de nouvelles nations à convertir et de nouveaux partenaires commerciaux allait repousser

1. L'auteur tient à remercier Denise Deshaies et Diane Vincent pour leurs commentaires, la CEFAN pour cette occasion de publier ainsi que le CELAT et Laurier Turgeon pour leur support.

sans cesse les frontières de la colonie. Ainsi, dans le cadre de ce recueil dont le thème porte sur le discours et les constructions identitaires, je propose d'étudier le récit de la découverte du Mississippi et de son bassin hydrographique. L'analyse de la narration du voyage du père Jacques Marquette et de Louis Jolliet illustre jusqu'à quel point les intérêts religieux et économiques pouvaient être liés. La narration des rencontres avec plusieurs nations autochtones, lors de leur voyage de 1673, confirme les buts de l'expédition. Cependant, l'intérêt principal de cette analyse est de déceler la perception qu'ont les voyageurs des principales caractéristiques des diverses nations amérindiennes qui peuplent ce qu'il est convenu d'appeler *le pays des Illinois*.

LA MÉTHODOLOGIE

Comme il est impossible d'extraire un texte de son contexte de production, je ferai donc plusieurs références à des lectures secondaires qui donneront sens à la narration elle-même. Les informations de type ethnologique décrites dans le texte seront expliquées et commentées à l'aide d'une documentation scientifique moderne. Vu l'espace qui m'est imparti dans cet ouvrage, j'ai dû faire un choix parmi les nombreuses références à des Amérindiens que contenait mon corpus. Néanmoins, une étude du vocabulaire axiologique et des différents modalisateurs utilisés par l'auteur permettra de mettre au jour sa subjectivité et les différentes perceptions qu'il a des nations que je ferai ressortir en présentant, dans un premier temps, les nations prises isolément pour ensuite les confronter. L'analyse révélera que l'auteur du récit de voyage décrivait non seulement les diverses nations, mais aussi qu'il les jugeait. En fait, son texte avait un but stratégique : plaider pour l'établissement d'une mission.

Dans un second temps, je présenterai la grille d'appréciation des Amérindiens de l'auteur, ce qui mettra en relief les trois thèmes dominants de son discours. Le but poursuivi par l'auteur, la nature du voyage et l'identité de l'auteur sont des facteurs explicatifs de cette grille et, de là, de son échelle d'évaluation des différents groupements amérindiens. Saisir l'univers particulier du locuteur n'est toutefois pas aisé et j'ai ainsi préféré placer mon analyse dans l'en-

semble des activités missionnaires des jésuites en Nouvelle-France, puisque leur fondement idéologique est fermement ancré dans chacun de leurs textes.

LE DOCUMENT

Son origine

Si la narration du voyage de 1673 sur la découverte du Mississippi est un document majeur dans l'histoire de l'exploration du continent nord-américain, ce document est toutefois entouré d'une importante controverse quant à sa provenance et à son auteur. Je dirai d'abord quelques mots de cette controverse et justifierai mon choix quant à la version du texte retenue.

Cette narration de voyage s'inscrit dans la continuité d'un corpus de textes que l'on désigne sous le nom de *Relations des jésuites sur la Nouvelle-France*. La Compagnie de Jésus est un ordre religieux fondé, dans un contexte de Contre-Réforme, par Ignace de Loyola et reconnu avec empressement par le pape Paul III en 1540 (Iparraguirre, 1974 : 13). La Compagnie est, dès ses débuts, un ordre missionnaire rigoureux doté d'une structure hiérarchique empruntée au monde militaire et au sommet de laquelle se trouve le pape. Les jésuites emploient souvent une rhétorique militaire, ils se disent : Soldats du Christ.

Les *Relations sur la Nouvelle-France* étaient publiées une fois par an sous forme de compte rendu des activités de la Compagnie dans la colonie. Publiées de 1632 à 1673, elles servaient de propagande missionnaire et politique (Rigault et Ouellet, 1978 : 637-649). Constituées de comptes rendus, de mémoires et de lettres provenant de toutes les régions de la colonie, elles véhiculaient des renseignements sur l'activité missionnaire afin de justifier le financement des missions. Chaque année, les textes étaient ensuite colligés par le Supérieur de la mission à Québec où ils prenaient généralement la forme d'un texte continu qui suivait un ordre chronologique. Le Supérieur à Québec composait habituellement le texte de la relation à laquelle s'ajoutaient régulièrement d'autres lettres ou écrits qui lui

parvenaient trop tard pour être inclus dans le texte proprement dit. Le Supérieur des missions huronnes composait la relation des activités jésuites en Huronie et celle-ci était ajoutée intégralement à la relation colligée à Québec. Le tout était finalement envoyé au Supérieur provincial de France, à Paris, pour y être publié.

La *Relation de l'année* quittait Québec avec les derniers navires en septembre, bien avant la prise des glaces. Il n'est donc pas toujours aisé d'établir avec certitude qui est l'auteur d'une relation donnée ou d'une partie de celle-ci. Le Supérieur de la mission pour l'année courante est généralement considéré comme l'auteur de la relation, mais parfois celui-ci y intègre un mémoire, un compte rendu ou une lettre jugée importante ou arrivée trop tard pour être incluse dans le corps du texte. Il se trouve donc parmi les textes des *Relations des jésuites* de nombreuses variations de styles imputables à des auteurs différents, mais rarement identifiés. Il ne faut donc pas confondre signataire et auteur : le Supérieur en apposant le nom d'un missionnaire à la fin d'un récit de mission cherche à démontrer la source de ses informations et non pas à identifier l'auteur. La notion d'auteur est donc très suspecte pour ce qui concerne tous les documents des *Relations des jésuites*.

La narration du voyage de Marquette et de Jolliet ne s'inscrit pas à proprement parler dans le corpus des *Relations des jésuites*, puisqu'elle ne fut publiée que beaucoup plus tard. Le voyage eut lieu en 1673, soit l'année même où la publication des *Relations* est interrompue, du moins en France. Plusieurs hypothèses – qui ne constituent pas l'objet de cette étude – ont été avancées pour expliquer la fin de cette série qui serait attribuable, semble-t-il, à des événements extérieurs à la colonie. Notons simplement que les jésuites des missions en Nouvelle-France ont vraisemblablement été forcés de restreindre la parution de leurs écrits, contrairement à ceux de la Chine qui ont continué à être publiés annuellement. Quoiqu'il en soit, le Supérieur de la mission à Québec continue la compilation des *Relations* jusqu'en 1678 et elles furent expédiées à Paris. Ces *Relations inédites de la Nouvelle-France*² furent finalement publiées

2. s.a. (1964 [1861]) *Relations inédites de la Nouvelle-France, 1672-1679* : pour faire suite aux anciennes relations, 1615-1672, Montréal, Élysée.

intégralement au milieu du XIX^e siècle (Campeau, 1991 : 22) et le texte sur l'exploration du Mississippi fut inclus non pas dans la *Relation* de 1673-1674, mais dans celle de 1677-1678. Il faut toutefois noter que certains extraits de relations furent publiés dès le XVII^e siècle, ce qui fut le cas de la narration de Marquette incluse dans l'ouvrage de Thévenot en 1681.

Les péripéties de ce document font que son attribution est des plus difficile. Le texte original semble avoir été perdu dans le naufrage de Jolliet alors que celui-ci faisait route vers Québec en juin 1674. Du moins, c'est ce que suggère ce passage attribué au père Dablon :

Nous ne pouvons donner cette année tous les renseignements qu'on pourrait désirer sur une découverte si importante, parce que le sieur Jolliet, qui nous en rapportait la relation avec une carte très exacte de ces nouveaux pays, l'a perdue dans un naufrage arrivé au-dessus du Sault-Saint-Louis, près de Montréal ; [...] Le P. Marquette ayant gardé une copie de celle qui a été perdue, on y verra bien des choses capables de contenter les curieux, et de satisfaire les géographes [...] (1974 [1861], t. 1 : 199)

Le père Marquette a donc pu faire parvenir une copie de sa narration au père Dablon. Jolliet ne put toutefois faire parvenir de copie de sa carte et de son propre journal de voyage puisqu'il arriva aussi malheur à ses précieuses copies qui brûlèrent dans un incendie au Sault Sainte-Marie (Vachon, 1986). Aussi, le père Dablon³ ne reçut que tardivement la copie envoyée par le père Marquette et semble avoir préféré attendre le récit d'un second voyage que Marquette entreprit peu après son retour. Le père Marquette est décédé peu de temps après ce voyage au pays des Illinois. C'est ainsi que le père Dablon préféra de nouveau patienter pour obtenir tous les écrits du missionnaire et se permit d'ajouter ce qui lui paraissait être la suite de l'œuvre de Marquette, soit les activités du père Allouez. La narration du voyage de 1673 est donc liée à deux autres documents du père Dablon ajoutés à la fin de la relation de 1677-1678. Nous avons déjà noté que l'original du texte de la narration avait été

3. Claude Dablon est le supérieur des jésuites de Nouvelle-France à Québec de 1671 à 1680 et de 1686 à 1693 (Charrette, 1986 : 251).

perdu, mais Lucien Campeau a retracé des copies manuscrites complètes ou partielles dans les archives des jésuites tant au Québec qu'en France qui lui permettent de penser qu'il est fort probable que le père Dablon a apporté des modifications au texte qu'il a reçu de Marquette, mais pas au point d'accorder la paternité de la narration au Supérieur des jésuites (Campeau, 1991 : 24). Certains historiens considèrent Dablon comme l'auteur de tous les textes de la *Relation* de 1677-1678, incluant les récits de voyage et la narration du voyage de Marquette⁴. Nous ne reprendrons pas le débat, ce qui serait fastidieux mais, à notre connaissance, l'argumentation de Campeau est demeurée sans réplique, ce qui est généralement bon signe. En fait, l'auteur véritable de la narration importe peu pour notre étude puisque le débat se fait au sujet de deux auteurs potentiels qui sont tous deux jésuites.

Pour cet article, j'ai utilisé une version du texte de la narration publiée au XVII^e qui n'est pas aussi complète que celle qui sera publiée dans les *Relations* au XIX^e siècle. La narration fut publiée parmi d'autres récits de voyages par Melchisédech Thévenot en 1681 sous le titre : *Voyages et découverte de quelques pays et nations de l'Amérique septentrionale*. Le choix d'utiliser cette version légèrement écourtée, comparée aux versions publiées au XIX^e siècle, n'a pas de répercussions notables sur notre propos, puisque les différentes versions ne comportent que très peu de différences. La version du texte diffusée en Europe peu de temps après sa production fut donc privilégiée plutôt qu'une version publiée deux siècles plus tard.

Sa mise en contexte

L'expédition de Marquette et de Jolliet s'inscrit dans une période d'extension des frontières de la Nouvelle-France. Les Iroquois, ennemis de la Nouvelle-France et de ses alliés, ont remporté d'importantes victoires dans la première demie du XVII^e siècle. La région des Grands Lacs, jadis dominée par les Hurons, est vidée par les

4. Voir les textes de Delanglez, 1946 : 173-194, 211-258 ; Steck dans Campeau, 1991 ; Steck, 1960.

nombreux raids iroquois. Les Hurons, les Neutres, les Nippissings, les Ériés et les Algonquins subissent tous les foudres des puissantes nations de la Ligue iroquoise. Le réseau commercial des fourrures sur lequel se fondait la survie économique de la Nouvelle-France est démantelé (Trigger, 1992 : 359-375). L'arrivée du régiment Carignan-Salières en 1665 marqua le début d'une période de paix plus stable avec les Iroquois. Les jésuites saisissent l'occasion pour fonder des missions parmi les Iroquois, mais avec peu de succès (Trigger, 1992 : 397-406). Le territoire des Grands Lacs est occupé de nouveau par des nations qui tentent de jouer un plus grand rôle commercial auprès des Français toujours intéressés à trouver des peaux de la meilleure qualité possible et à moindre coût. Pour ce faire, les intermédiaires doivent être contournés, d'où le besoin de repousser les frontières. La multiplication des contacts avec différentes nations des Grands Lacs propage la rumeur de l'existence d'un grand fleuve descendant vers le Sud (Vachon, 1986). Il n'en faut pas plus pour que le gouverneur Frontenac et l'intendant Talon demandent à Louis Jolliet d'explorer le Mississippi jusqu'à son embouchure. En décembre, il est accueilli par le père Marquette à la mission qu'il a fondée sur les rives du détroit de Michillimakinac (Michigan). Jolliet lui remet une lettre de Claude Dablon, Supérieur des jésuites de la Nouvelle-France, ordonnant au missionnaire de se joindre à l'expédition vers la mer du Sud (Vachon, 1986). Le père Marquette est choisi parce qu'il n'est pas attiré à une mission en particulier, qu'il possède une bonne connaissance des nations présentes dans la région des Grands Lacs et qu'il parle, dit-il, six langues autochtones. Marquette et Jolliet passent l'hiver à préparer leur expédition et partent à la mi-mai 1673 (Monet, 1986).

Son contenu

Le *Voyage* est un discours narratif écrit principalement à la première personne. Il est présenté sous forme de relation de voyage où seules quelques dates sont indiquées. Dans cette narration, l'auteur se permet de faire de longues digressions pour donner des informations de toutes sortes. Un bref résumé du texte servira de balises à l'analyse qui suivra.

Le voyage débute dans les Grands Lacs près de l'actuelle ville de Green Bay. Les voyageurs – sept en tout, mais la postérité n'a pas retenu avec assurance le nom des compagnons – séjournent d'abord chez les Folles Avoines et se dirigent ensuite vers une bourgade où se trouvent des Miamis, des Kickapoos et des Maskoutens⁵. Accompagnés par deux guides miamis, les Français descendent une rivière pour arriver, le 17 juin, au Mississippi. L'auteur décrit abondamment la faune et la flore avoisinante. Les voyageurs ne rencontrent personne avant le 25 juin, date à laquelle ils font la rencontre des Illinois. Ils se déplacent ensuite dans une autre bourgade illinoise. Il s'ensuit une longue description des usages de cette nation dont le cérémonial du calumet de paix et de la danse qui l'accompagne⁶. Après un court séjour, les voyageurs repartent. En route, ils voient un rocher peint à l'effigie d'un monstre, affrontent un fleuve agité et découvrent une mine de fer. Le soleil et les moustiques les importunent. Ils rencontrent d'abord un groupe amérindien non identifié et, ensuite, des Quapaws avec qui le père Marquette a beaucoup de difficulté à communiquer. Une escarmouche survient, mais se règle par l'intervention des aînés du village qui, finalement, les accueillent. Convaincus d'être près des possessions espagnoles, les voyageurs ne poussent pas plus loin. En fait, ils ont atteint leur objectif : ils savent maintenant que le Mississippi n'est pas une route vers l'Ouest, que ce fleuve se jette non pas dans la mer Vermeille (le Pacifique), mais dans le golfe du Mexique. L'auteur est peu loquace sur le voyage de retour sinon que le groupe rebrousse chemin le 17 juillet. La rencontre d'une autre bourgade d'Illinois leur indique qu'ils sont arrivés en territoire connu. La narration s'achève sur le baptême d'un petit Illinois.

5. J'utilise ici les appellations modernes.

6. La cérémonie du calumet de paix est une cérémonie très importante qui marque l'alliance entre deux nations. Les Français à cette époque ne saisissent pas encore complètement le rôle de cette cérémonie et ses implications. Il est évident que les voyageurs n'ont plus à craindre pour leur sécurité du moment qu'ils ont participé à cette cérémonie et accepté l'alliance.

L'ANALYSE DU DOCUMENT

Il s'agit maintenant de regarder ce que nous révèle ce document sur la perception qu'a l'auteur des différentes nations amérindiennes. Je dirai d'abord quelques mots sur sa perception générale et, pour plus de clarté, j'analyserai ensuite les extraits concernant chacune des nations, réservant ceux sur la nation des Illinois pour la toute fin. Avant de conclure, je dégagerai les thèmes dominants du discours.

Allusions générales

Plusieurs passages traduisent la perception générale de l'auteur :

[...] afin de pouvoir publier l'Évangile à tous les peuples de ce nouveau monde, qui ont croupy si longtemps dans les tenebres de l'Infidélité. (p. 31)⁷

Puisque le vocabulaire concernant les non-chrétiens n'est pas très élaboré au XVII^e siècle, les références peuvent-elles être autres pour un homme religieux investi de la mission de propager l'œuvre des apôtres ? Les Amérindiens sont associés aux infidèles – les Turcs et les Maures principalement – combattus par les Croisés. Les peuples de ce Nouveau Monde sont parfois belliqueux et, lorsque les explorateurs sont isolés dans des territoires inconnus, ils les craignent :

C'est en quoy nous avons besoin de nos deux Guides : aussi nous conduisirent-ils heureusement [...] après quoi ils s'en retournerent, nous laissant seuls en ce pays inconnû entre les mains de la Providence.[...] Avant que de nous y embarquer [en terres inconnues] nous commençâmes tous une nouvelle dévotion à la Sainte Vierge immaculée [...] pour mettre sous sa protection & nos personnes & le succez de nostre voyage [...] (p. 8)

7. Pour alléger la présentation, la pagination, lorsque sans autres références, sera celle de Voyage et découverte du père Marquette, Paris, O. Rich éditeur, 1845, 43 p. qui reproduit très exactement le texte, la graphie et la pagination du texte publié par Thévenot (1681).

[...] nous nous tenons bien sur nos gardes ; c'est pourquoy nous ne faisons qu'un petit feu à terre le soir pour préparer nostre repas, & apres souper nous nous éloignons de terre le plus que nous pouvons & nous allons passer la nuit dans nos Canots, que nous tenons à l'ancre sur la riviere assez loin des bords, ce qui n'empesche point que quelqu'un de nous soit toûjours en sentinelle de peur de surprise. (p. 13)

Enfin le vingt-cinq Juin nous apperçumes sur le bord de l'eau des pistes d'hommes [...] Nous laissons donc nos deux Canots sous la garde de nos gens, leur recomandant bien de ne se pas laisser surprendre [...] (p. 13-14)

[Marquette et Jolliet suivent un sentier et découvre un village] Ce fut pour lors que nous nous recommandasmes à Dieu de bon coeur [...]

Nous crûmes donc qu'il estoit tems de nous découvrir par un cry que nous poussâmes de toutes nos forces, en nous arrestant sans plus avancer [...] (p. 14)

Il est évident dans ces extraits que l'inconnu inquiète grandement les explorateurs qui demeurent à l'affût en tout temps. La possibilité de rencontrer une bande de guerriers agressifs engendrait les plus grandes craintes. De plus, il est fort douteux que Marquette se soit effectivement approché du village sans être découvert. Les voyageurs s'enfoncent dans des terres régulièrement arpentées par les différentes nations qui les occupent ; il est donc plus que probable que le choix de se révéler à l'Autre a été celui des nations amérindiennes plutôt que celui de l'expédition.

Les Folles Avoines (Menominee)⁸

Les Folles Avoines, une nation de chasseurs-cueilleurs nomades de la famille algonquienne, est connue des Blancs depuis peu de temps lorsque l'expédition de Jolliet et de Marquette s'arrête dans leur village (Spindler, 1978 : 719). Leur nom découle de la récolte qu'ils font du riz sauvage, nommée *folle avoine* par les Français. La première mention de cette nation dans les sources françaises se trouve dans les écrits de Nicolas Perrot et date de 1667. Comme un jésuite est rattaché à cette nation depuis 1671, Marquette entre donc en pays de connaissance.

8. Entre parenthèses figure le nom moderne ou le plus couramment utilisé dans les études scientifiques.

J'entray dans leur riviere pour aller visiter ces Peuples, auxquels nous avons presché l'Evangile depuis plusieurs années ; aussi s'y trouvent-ils plusieurs bons Chrétiens (p. 2).

L'auteur de la narration ne craint rien de cette nation, puisqu'il la considère comme connue. L'expression « depuis plusieurs années » semble exagérée compte tenu du fait que cela ne fait que deux ans qu'un missionnaire est effectivement chargé de la conversion de cette nation et du peu de résultats obtenus généralement par les jésuites chez les bandes nomades (voir Beaulieu, 1994).

Ils me représenterent que je rencontrerois des Nations qui ne pardonnent jamais aux Etrangers, auxquels ils cassent la teste sans aucun sujet [...] (p. 3)

[...] que la grande riviere est tres-dangereuse quand on n'en scait pas les endroits ; qu'elle estoit pleine de monstres effroyables qui devoient les hommes et les Canots tout ensemble ; qu'il y a mesme un Demon qu'on entend de loin qui en ferme le passage [...] (p. 3-4)

Dans ce dernier extrait, les Folles Avoines tentent de dissuader le père Marquette de poursuivre sa route, mais il ne tiendra pas compte des avis qui lui sont donnés. Il revient sur ces fameux « monstres effroyables » :

Nous vismes sur un de ces rochers deux Monstres en peinture, qui nous firent peur d'abord, & sur lesquels les Sauvages les plus hardis n'osent arrester long-temps les yeux. (p. 29)

[...] nous passons par un lieu redoutable aux Sauvages, parce qu'il estiment qu'il y a un Manitou, c'est à dire un Demon, qui devore les passans ; et c'est dec quoy nous menaçoient les Sauvages qui nous vouloient détourner de nostre entreprise. Voicy ce Demon : C'est une petite anse de rochers, haute de vingt pieds, où se décharge tout le courant de la riviere, [...] [ne se fait pas sans] un grand tintamarre, qui donne la terreur aux Sauvages qui craignent tout [...] (p. 31-32)

La figure du démon, présentée dans la mise en garde des Folles Avoines, joue un rôle important dans le texte, d'où l'emploi de l'hyperbole, mais son impact est passablement atténué dans la suite du texte. En fait, l'auteur utilise ce procédé pour porter un jugement négatif sur certaines croyances amérindiennes. Les jugements de valeurs portés sur les croyances d'autrui sont toujours révélateurs du niveau de respect porté à la culture de l'Autre et témoignent ainsi

d'une hiérarchisation entre les groupes⁹. La rhétorique missionnaire soutient généralement que les Amérindiens n'ont pas de religion, mais uniquement des croyances ou des superstitions. Marquette fait sienne cette perception qui est présente dans les *Relations des jésuites* depuis les écrits du père Lejeune en 1632. Les missionnaires jésuites appliquent, dans leurs textes, un mode de pensée ethnocentriste fondé sur la supériorité de la foi catholique sur les autres modes de croyances.

Miamis, Kikabeux (Kickapoo) et Maskoutens

Ces trois nations sont culturellement semblables, tant par la langue que par leur mode de vie ; il est donc intéressant de constater que Marquette fait une appréciation différente pour chacune d'elles. Il s'agit de peuples nomades qui établissaient un camp d'hiver pour la chasse et un camp d'été pour pratiquer une certaine forme d'agriculture¹⁰. Les voyageurs font la connaissance de ces trois nations alors qu'elles cohabitent dans un même village.

Les premiers [Miamis] sont les plus civils, les plus liberaux & les mieux faits ; ils portent deux longues moustaches¹¹ sur les oreilles qui leur donnent bonne grace ; ils passent pour guerriers, & font rarement des partis sans succes ; ils sont fort dociles & écoutent tout ce qu'on veut leur dire, & ont parû si avides d'entendre le P. Alloües quand il les instruisoit, qu'ils luy donnoient peu de repos mesme pendant la nuit. (p. 7)
que nous avons besoin de deux guides pour nous mettre dans nostre route : nous leur fismes un present en les priant de nous les accorder, ce qu'ils firent très civilement (p. 8)

9. Cette question de respect des croyances est bien sûre extrêmement moderne, car il n'existe rien qui puisse ressembler à une telle notion ou même à une certaine forme de relativisme culturel à l'époque de la narration.

10. Le maïs est cultivé par ces peuples de façon plus ou moins régulière, alors que la chasse d'hiver demeure une activité très importante.

11. D'après Furetière (1978), les moustaches sont des cheveux qu'on laisse croître et pendre sur le côté des joues.

Ces extraits reproduisent le vocabulaire associé à l'image du bon chrétien : « libéraux »¹² « dociles » et « avides d'entendre » les instructions. Les termes « civil » et « civilement » associés aux Miamis témoignent aussi de la perception favorable de l'auteur. Les deux autres nations sont perçues plus durement :

Les Mascoutens & les Kikabeux sont plus grossiers, & semblent des paysans en comparaison des autres [les Miamis] (p. 7)

La perception de Marquette de ces nations est nettement dichotomique : à la civilité des uns, il oppose le caractère grossier et paysan des deux autres. Il reprend en somme la division sociale qui existe en Europe : il oppose le raffinement de la noblesse et de la cour à la grossièreté de la campagne et des serfs. Aussi, l'évocation de la force militaire des Miamis en fait de bons alliés. Les jésuites cherchent à convertir les puissants pour s'assurer de leur protection et aussi jouir de leur réputation auprès des autres nations.

Iroquois et Chuoïanons¹³

Lors de ce périple, les voyageurs ne rencontrent pas d'Iroquois mais, malgré la paix qui prévaut, ils semblent craindre la présence de nations de la Ligue iroquoise. L'extrait suivant parle d'une nation dont on connaît peu de choses et dont le territoire aurait été situé à l'est de celui des Illinois.

Ils [les Chuoïanons] ne sont nullement guerriers, ce sont peuples que les Iroquois vont chercher pour leur faire la guerre sans aucun sujet ; & parce que ces pauvres gens ne savent pas se défendre, ils se laissent prendre et emmener comme des troupeaux, et tout innocents qu'ils sont, ils ne laissent pas de ressentir la barbarie des Iroquois, qui les brûlent cruellement. (p. 32)

Marquette rapporte de manière indirecte des informations, puisqu'il n'a pas rencontré cette nation des Chuoïanons. Il se permet toutefois de porter un jugement sur cette nation qui non

12. Ce terme n'a aucune connotation politique et il s'agit plutôt du sens de celui qui donne avec raison et jugement, en sorte qu'il ne soit ni prodigue ni avare (Furetière, 1978).

13. Je n'ai trouvé aucun document sur cette nation. Son existence même demeure un mystère.

seulement ne sait pas se défendre, mais qui n'essaie même pas de le faire. Les Iroquois, par contre, sont toujours dépeints comme des barbares malgré les efforts faits pour les convertir. Marquette fait le choix de ne pas épargner les Iroquois dans sa narration de voyage, au risque de saper les efforts de ses collègues qui tentent de convaincre leur lectorat que l'entreprise de conversion des Iroquois est viable.

Akamscas (Arkansas, Quapaws)

Les Quapaws sont les seuls avec qui Marquette ne peut communiquer directement. Ils forment la seule nation totalement inconnue des explorateurs. En fait, les Quapaws sont un des rares groupes du Bas-Mississippi à parler une langue sioux, ce qui explique les difficultés de communication. Le contact est d'ailleurs marqué par la méfiance malgré la multiplication des marques de cordialité :

Ils nous presenterent de la sagamité & du poisson, & nous passasmes la nuit chez eux avec assez d'inquietudes [...] (p. 37)
 [...] nous vismes paroistre deux Canots qui venoient au devant de nous : celui qui y commandoit estoit debout, tenant en main le calumet [...] il vint nous joindre en chantant agreablement & nous donna à fumer[...] (p. 37)
 Le soir les Anciens firent un Conseil secret, dans le dessein que quelques-uns avoient de nous casser la teste pour nous piller, mais le chef rompit toutes ces menées [...] il dansa le Calumet devant nous [...] & pour nous oster toute crainte il m'en fit present. (p. 40)

Les voyageurs sont demeurés craintifs pendant tout leur séjour chez les Quapaws. Compte tenu qu'ils avaient été accueillis au village, avaient partagé leur nourriture et fumé le calumet de paix avec les chefs de la nation, ces craintes semblent excessives.

Marquette donne aussi des informations ethnologiques sur les Quapaws, notamment sur leur grande pauvreté :

Ils ne savent ce que c'est que le castor [...] (p. 39)
 Ces peuples sont assez officieux & liberaux de ce qu'ils ont, mais ils sont misérables pour le vivre, n'osans aller à la chasse des Boeufs sauvages¹⁴ à cause de leur ennemis. (p. 39)

14. Ce sont en fait des bisons et ils sont très nombreux dans les plaines environnantes.

Les hommes vont nus, portent les cheveux courts, ont le nez & les oreilles percez pour y mettre de la rassade¹⁵ : les femmes sont vestües de méchantes peaux, nouënt leurs cheveux en deux tresses qu'elles jettent derriere leurs oreilles, & n'ont aucune rareté pour se parer [...] (p. 39)

Ils sont donc « misérables pour le vivre », le sens de cette expression étant certainement péjoratif impliquant l'idée que ces Amérindiens sont très pauvres¹⁶. Un autre sens légèrement différent peut être appliqué au terme misérable, soit l'idée de méprisable et de vil. Ainsi les Quapaws sont méprisés ou pris en pitié par Marquette selon l'interprétation que l'on choisit. Les femmes portent des « méchantes peaux », l'emploi de l'adjectif modélisateur dénotant ici la perception qu'a l'auteur de la nation des Quapaws et qui renforce l'idée de pauvreté suggérée par le terme « misérable ». Aux yeux de Marquette, ils forment un peuple qui présente peu d'intérêt pour le commerce des fourrures et pour l'établissement d'une mission.

Illinois

Le peuple illinois est de très loin la nation décrite de manière la plus favorable par Marquette. Le discours sur les Illinois occupe 13 des 43 pages que compte la narration, alors que les voyageurs étaient demeurés dans les villages de cette nation une semaine, tout au plus. Le vocabulaire utilisé par Marquette pour décrire sa rencontre avec ce peuple est révélateur de sa perception positive à leur égard.

[un vieillard] cet homme estoit debout & tout nud, tenant ses mains étendues & élevées vers le Soleil, comme s'il eût voulu se défendre contre ses rayons [...] Quand nous fûmes proche de luy, il nous fit ce compliment ; Que le Soleil est beau, François, quand tu nous viens visiter : tout nostre Bourg t'attend, tu entreras en paix dans toutes nos Cabanes. (p. 16)

[...] tous les Anciens pétunoient apres nous pour nous honorer [...] (p. 17)

15. La rassade est un bout d'étoffe (Furetière, 1978).

16. Voir Furetière, 1978.

[En marche vers la bourgade du grand capitaine des Illinois] tous ces peuples ne se lassoient point de nous regarder [...] ils nous devançoient, puis ils retournoient sur leurs pas pour nous revoir : tout cela se faisoit sans bruit & avec les marques d'un grand respect qu'ils avoient pour nous (p. 17).

Il n'y a pas de doute possible, les Français trouvent, chez ce peuple, un accueil chaleureux et enthousiaste. Ils se sentent en confiance et nouent immédiatement des relations très amicales. Le déroulement du cérémonial d'accueil semble être le même que celui des Quapaws. Dans les deux cas, les explorateurs sont accueillis par le chef du village et participent à une cérémonie du calumet de paix suivi d'un festin. La langue n'est toutefois pas un obstacle chez les Illinois. Aussi, ces derniers ne semblent pas tellement mieux nantis que les Quapaws, mais le sens du passage qui évoque l'habillement est pourtant moins négatif : « Ils n'ont que des peaux pour habits : les femmes sont vestües fort modestement & dans une grande bien-séance... » (p. 22).

Par ailleurs, Marquette retrouve des caractères plus civilisés chez les Illinois :

[...] aussi faut-il avouer qu'ils ont un air d'humanité que nous n'avons pas remarqué dans les autres Nations que nous avons veuës sur nostre route [...] (p. 20)

[Description de la danse du cérémonial du calumet et commentaires] & c'est comme la premiere Scene de Ballet [...] Ce spectacle est fort agréable [...] que cela pourroit passer pour une assez belle entrée de Ballet en France. (p. 26)

Cette comparaison est la plus séduisante de tout le texte, les Illinois étant très certainement d'un raffinement supérieur aux autres nations si leur danse du calumet peut soutenir le rapprochement avec les ballets présentés à la cour du roi de France. Ils seraient moins primitifs que les autres Amérindiens, du moins selon ce que sous-entend le commentaire au sujet de leur *air d'humanité*. S'ils sont perçus comme étant plus civilisés, on peut conclure que les autres nations semblaient être plus près de la barbarie.

Marquette voit les Illinois de façon si positive qu'un phénomène qui devrait le scandaliser est décrit – quoique avec une certaine réserve – comme une simple curiosité :

Je ne sçay par quelles superstitions [des Illinois] estant encore jeunes prennent l'habit de femme qu'ils gardent toute leur vie : il y a du mystere, car ils ne se marient jamais, & font gloire de s'abaisser à faire tout ce que font les femmes [...] (p. 22)

En plus de parler de la perception de la femme, ce bref extrait fait référence à un phénomène qui existait dans plusieurs nations des Plaines : les berdaches, c'est-à-dire ces hommes qui transgressaient leur identité sexuelle et assumait, de façon permanente, le rôle social de la femme. Ces hommes avaient parfois une influence considérable dans l'univers spirituel de ces nations. Contrairement à ce que Marquette affirme cependant, les berdaches se mariaient.

Pour Marquette, les Illinois possèdent toutes les qualités, comme le démontrent les citations suivantes :

Ils ont le corps bien fait, ils sont lestes & adroits à tirer de l'arc ; ils se servent aussi de fuzils [...] (p. 21)

Ils sont belliqueux & se rendent redoutables aux peuples éloignés du Sud & de l'Ouest, où ils vont faire des Esclaves (p. 21).

Leur naturel est doux & traitable, ils ont plusieurs femmes dont ils sont très jaloux, ils les veillent avec un grand soin, ils leur coupent mesmes le nez ou les oreilles quand elles ne sont pas sages ; j'en ay vu plusieurs qui portoient les marques de leur infidélité. (p. 20)

[...] on nous presentoit par tout des ceintures, des jarretieres¹⁷ & autres ouvrages faits de poil d'Ours, ou de Boeufs sauvage [...] (p. 19)

Les thèmes dominants

Parmi les thèmes abordés par Marquette lorsqu'il parle des nations amérindiennes, nous nous attarderont à ceux qui touchent les intérêts commerciaux et la richesse des nations, la puissance militaire – c'est-à-dire l'importance des victoires – et, finalement, l'intérêt manifesté envers la religion catholique.

Les jésuites sont très conscients du rôle qu'ils peuvent jouer dans le commerce des fourrures. Se convertir signifie, sur le plan commercial, avoir des avantages intéressants – sous forme de tarifs

17. Il s'agit du lien avec lequel on attache ses bas à la hauteur des genoux. Il ne s'agit pas de réelles jarretières, mais de bandes décoratives que certains Amérindiens portaient aux articulations comme les coudes et les genoux (Furetière, 1978).

préférentiels et de cadeaux – et, les nations qui font commerce avec les Français sont ainsi très souvent encouragées à nouer des liens avec les missionnaires. Les autorités coloniales soutiennent l'action missionnaire en partie parce qu'elle facilite le commerce mais, surtout, parce qu'elle permet des contacts réguliers avec des nations alliées. L'absence de commentaires sur les possibilités commerciales résultant du contact avec les premières nations rencontrées est attribuable au fait que les échanges vont déjà bon train avec ces nations. L'opposition dichotomique entre les Illinois et les Quapaws est importante à ce sujet. Nous avons vu que les Illinois sont mieux nantis que les *misérables* Quapaws. L'habillement des Illinois est modeste, mais que dire des cadeaux qu'ils ont faits spontanément !

Pour ce qui est de la puissance militaire, nous savons que, même en période de paix, la multiplication des alliances militaires par la Nouvelle-France vise à se prémunir contre la Ligue iroquoise. Le père Marquette est au courant de la destruction de la Huronie dans les années 1640 et sait à quel point les missionnaires doivent compter sur l'appui de puissantes nations pour les protéger d'ennemis réfractaires à la foi catholique et aux Français. La guerre est importante, mais elle ne doit pas se faire sans but, d'où les nombreuses réserves sur la *docilité* des Illinois. De nouveau ici est mise en évidence l'opposition avec les Quapaws qui sont bien plus faibles que leurs ennemis qui les empêchent de chasser.

Le dernier thème est la réception de la foi catholique. Les nations décrites avec le plus d'enthousiasme sont celles qui présentent un intérêt plus grand pour la conversion, telles les Folles Avoines et les Miamis jugés plus réceptifs. Le but de ce voyage d'exploration est bien de découvrir l'embouchure du Mississippi mais, pour Marquette, c'est l'intérêt missionnaire qui prévaut. Le mouvement mystique est très présent en Nouvelle-France et les citations comme celle-ci de Marquette sont légion : « je n'estimois point de plus grand bonheur que de perdre la vie pour la gloire de Dieu » (p. 18). L'intérêt du missionnaire s'exprime par l'accent mis sur la présentation positive de la nation illinoise au sein de laquelle on pourra établir une mission. La narration s'achève d'ailleurs avec la description du baptême d'un enfant moribond sur le bord de l'eau (p. 43). Le baptême sur les rives de l'Illinois est une image trop forte dans la

Chrétienté pour être fortuite. Le père Marquette plaide donc pour la mise sur pied d'une mission chez les Illinois, mission qu'il partira fonder dans un second voyage.

* * *

La narration du voyage de Marquette et de Jolliet est un document d'une grande importance. Il est le témoin de la découverte du Mississippi, de l'extension des frontières de la Nouvelle-France et de l'extension du réseau d'alliances franco-amérindiennes. Dans ce texte, j'ai parlé de l'origine du document, de son contexte de production et de la conjoncture de cette époque. J'ai ensuite analysé des extraits au sujet des nations amérindiennes rencontrées lors de l'expédition. Ces extraits sont des témoins de la partialité et de la subjectivité du père Marquette que je reconnais comme l'auteur du document. L'analyse complétée, il en ressort une hiérarchisation des nations amérindiennes au sommet de laquelle trônent les Illinois. L'évaluation faite par Marquette répond à trois critères – commercial, militaire et religieux – que nous avons identifiés comme servant les intérêts des jésuites. L'intérêt supérieur de Marquette est toutefois l'activité missionnaire et la narration de son voyage relate clairement cet objectif qui n'est pas le but annoncé du voyage (découvrir où se jette le Mississippi). Dans les nombreuses pages consacrées aux Illinois, le père Marquette ne peut masquer son enthousiasme de retourner auprès des Illinois, ce qu'il ne tardera pas à faire. Les difficultés du voyage et son empressement le mèneront ultimement à sa perte, car il contracte une maladie qui sera mortelle lors de ce second voyage. La narration du voyage de Marquette et de Jolliet contribua à promouvoir l'établissement de missions au pays des Illinois et à l'établissement de Français dans la vallée de l'Ohio.

Références

Sources

Thévenot, Melchisédech (1681), *Recueil des voyages de M. Thévenot*, Paris, Estienne Michalet. Repris dans : *Voyage et découverte du père Marquette*, Paris, O. Rich éditeur, 1845.

Études

- Beaulieu, Alain (1994), *Convertir les fils de Caïn, Jésuites et Amérindiens nomades en Nouvelle-France, 1632-1642*, Québec, Nuit blanche.
- Campeau, Lucien (1991), « Regard critique sur la Narration du P. Jacques Marquette », *Cahier des Dix*, 1991, 46, p. 21-60.
- Charrette, Marie-Jean-d'Ars (1986), « Claude Dablon », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. I : *De l'an 1000 à 1700*, Sainte-Foy, PUL, p. 251.
- Delanglez, Jean (1946), « The " Récit des voyages et des découvertes du Père Jacques Marquette " », *Mid-America*, 27, p. 173-194, 211-258.
- Furetière, Antoine (1978), *Le dictionnaire universel d'Antoine Furetière*, Paris, Robert, 3 vol.
- Iparraguirre, Ignacio (1974), « Les débuts de la compagnie de Jésus 1540-1556 », dans Collectif Cléo, *Les jésuites : spiritualité et activités : jalons d'une histoire*, Paris, Beauchesne.
- Monet, J. (1986), « Jacques Marquette », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. I : *De l'an 1000 à 1700*, Sainte-Foy, PUL, p. 501-503.
- Rigault, Claude, et Réal Ouellet (1978), « Relations des jésuites », dans Maurice Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 1 : *Des origines à 1900*, Montréal, Fides, p. 637-649.
- Spindler, Louise S. (1978), « Menominee », dans Bruce G. Trigger (dir.), *Northeast*, Washington, Smithsonian Institution (coll. Handbook of North American Indians, 15), p. 708-724.
- Steck, Francis Borgia (1928), *The Jolliet-Marquette Exploration, 1673*. Quincy (Illinois), Franciscan Fathers (coll. The Catholic University of America. Studies in American Church History, VI).
- Steck, Francis Borgia (1960), *Marquette Legends*, New York, Pageant Press.
- Trigger, Bruce G. (1992), *Les Indiens, la fourrure et les Blancs. Français et Amérindiens en Amérique du Nord*, Montréal, Boréal.
- Vachon, André (1986), « Louis Jolliet », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. I : *De l'an 1000 à 1700*, Sainte-Foy, PUL, p. 405-410.